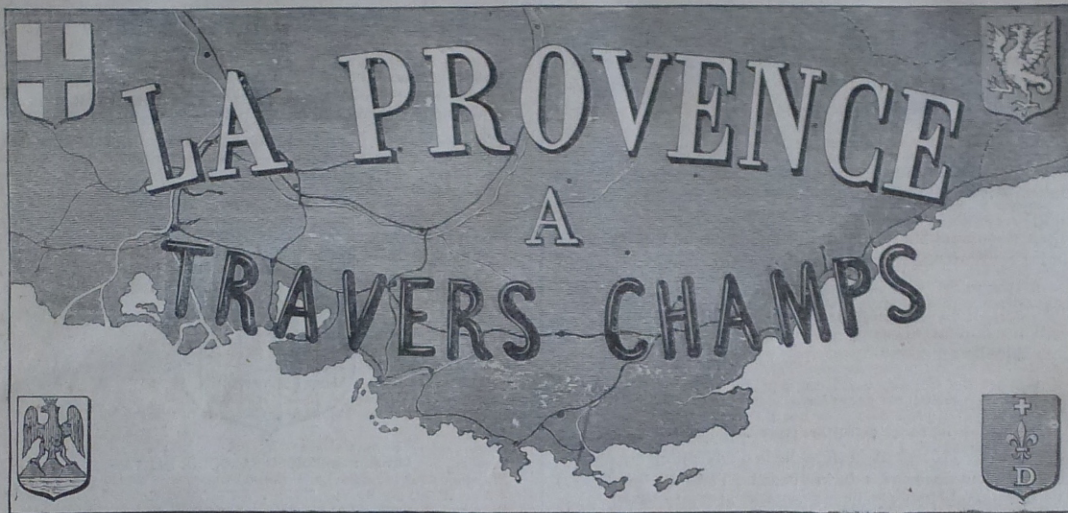


La publication régulière de ce journal commencera le Samedi 4 Septembre 1880.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Moniteur des Alpinistes, des Excursionnistes, des Explorateurs, des Orphéonistes, des Touristes et des Voyageurs provençaux

Tout ce qui concerne la Rédaction du journal doit être adressé franco, à M. ALFRED SAUREL, rue Paradis, 43, Marseille.
Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont on enverra deux exemplaires — Tout ouvrage dont on adressera un exemplaire unique sera seulement annoncé.

Aucun article ne sera inséré, s'il émane d'un auteur anonyme. — Les manuscrits non acceptés seront rendus aux auteurs qui les réclameront — Tout collaborateur recevra, sur sa demande et suivant l'importance de l'article, un, deux ou trois exemplaires du numéro qui contiendra cet article.

Les réponses à toutes les demandes qu'on nous adressera seront placées sous la rubrique de PETITE CORRESPONDANCE, à la 8^e page du journal.

A L'ŒUVRE!

Trêve à la politique et aux discussions qu'elle soulève!.... Que d'autres, se mêlant à la lutte, critiquent ou approuvent le Gouvernement, discutent les faits, jugent les hommes et apprécient leurs actes! Pour nous, ami de notre pays et dévoué à ses institutions, nous avons assez de confiance en la sagesse de ceux qui nous régissent pour croire que notre assentiment leur serait inutile ou notre hostilité indifférente!

Réservant notre opinion intime pour les grands jours où tous les citoyens sont légalement appelés à témoigner de leurs intentions, nous appliquerons nos forces à raconter l'histoire de notre pays, à faire valoir ses ressources, à montrer ses besoins, à analyser ses beautés.

La Provence! Quel est celui des écrivains réputés comme tenant le haut bout du journalisme qui soit en état de démontrer qu'il a étudié à fond cette belle contrée, qu'il l'a parcourue en entier et qu'il peut, dès lors, en discourir sérieusement? Ou est celui d'entre eux qui dira, sans commettre mille erreurs, quel fut son passé, qui établira sa situation actuelle et prévoira l'avenir que la Providence lui réserve?

Nous répondrons hardiment qu'il n'en existe aucun parmi ceux qui de Paris prétendent conduire la Provence... Quant aux écrivains de la région eux-mêmes combien avoueraient leur impuissance si on leur imposait l'obligation d'une exactitude rigoureuse!

C'est pour cela que nous fondons cette feuille, en appelant à notre aide tous les Provençaux qui penseront

comme nous, qu'il faut examiner notre pays sous tous ses aspects, fouiller son histoire, raconter la vie des hommes remarquables qu'il a produits, décrire ses monuments, dépeindre ses sites et les chanter comme ils le méritent.

Et qui nous empêchera, à l'occasion, de signaler les erreurs des cartes officielles, de montrer la défectuosité de certaines routes, d'indiquer le tracé d'un canal ou de prouver la nécessité d'un chemin de fer?...

Venez donc à nous, vous tous qui voulez parler de la Provence, de ses héros, de ses légendes, de ses châteaux! Ce n'est pas pour l'avantage d'un seul que nous nous mettons en avant; nous voulons au contraire que ceci soit l'ouvrage de tous et nous convions tous ceux qui tiennent une plume ou un crayon à nous prêter leur collaboration.

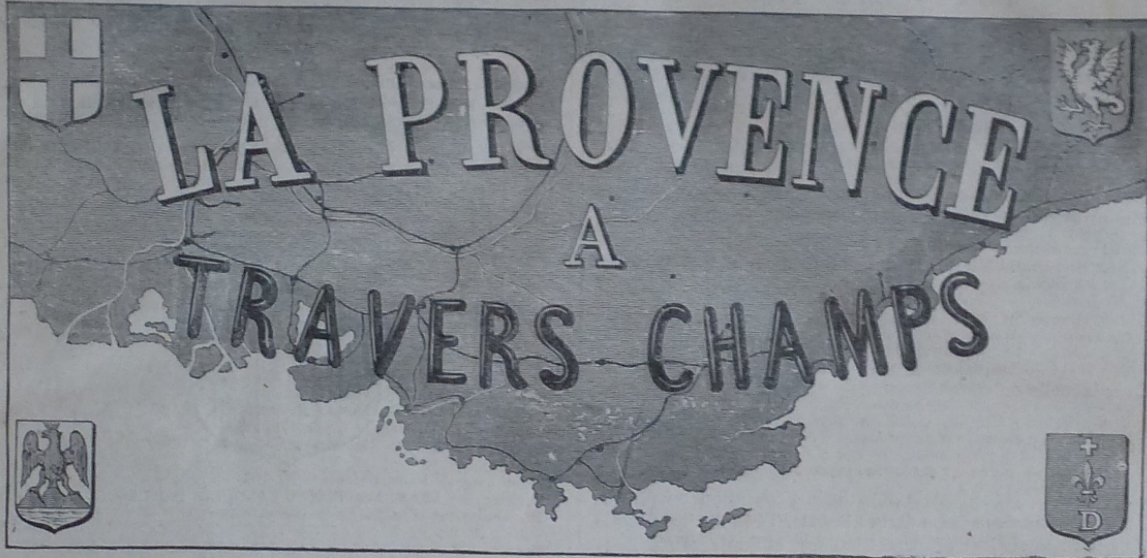
Écrivains expérimentés ou jeunes débutants, vous recevrez tous bon accueil; que les articles, que les dessins que vous nous ferez parvenir traitent spécialement et uniquement de la Provence, ils seront reçus avec grand plaisir. Pour si petit que soit l'article, pour si modeste que soit le dessin, s'il y est question de la Provence, il aura un mérite réel, et, suivant la circonstance, il sera convenablement inséré.

Notre programme est donc bien établi:

Parler de notre chère Provence à ceux qui l'aiment, la faire apprécier par ceux qui ne la connaissent pas ou la méprisent, c'est là le but que nous nous proposons et que, avec l'aide de ceux qui voudront bien nous comprendre, nous espérons atteindre sûrement.

ALFRED SAUREL

La publication régulière de ce journal commencera le Samedi 4 Septembre 1880.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Moniteur des Alpinistes, des Excursionnistes, des Explorateurs, des Orphéonistes, des Touristes et des Voyageurs provençaux

Tout ce qui concerne la *Rédaction* du journal doit être adressé *franco*, à M. ALFRED SAUREL, rue Paradis, 43, Marseille.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont on enverra deux exemplaires — Tout ouvrage dont on adressera un exemplaire unique sera seulement *annoncé*.

Aucun article ne sera inséré, s'il émane d'un auteur anonyme. — Les manuscrits non acceptés seront rendus aux auteurs qui les réclameront — Tout collaborateur recevra, sur sa demande et suivant l'importance de l'article, un, deux ou trois exemplaires du numéro qui contiendra cet article.

Les réponses à toutes les demandes qu'on nous adressera seront placées sous la rubrique de *PETITE CORRESPONDANCE*, à la 8^e page du journal.

LA PROVENCE À TRAVERS CHAMPS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ, ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Moniteur des Alpinistes, des Excursionnistes, des Explorateurs, des Orphéonistes, des Touristes et des Voyageurs provençaux.

Tout ce qui concerne la *Rédaction* du journal doit être adressé *franco*, à M. ALFRED SAUREL, rue Paradis, 43, Marseille.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont on enverra deux exemplaires — Tout ouvrage dont on adressera un exemplaire unique sera seulement *annoncé*.

Aucun article ne sera inséré, s'il émane d'un auteur anonyme. — Les manuscrits non acceptés seront rendus aux auteurs qui les réclameront — Tout collaborateur recevra, sur sa demande et suivant l'importance de l'article, un, deux ou trois exemplaires du numéro qui contiendra cet article.

Les réponses à toutes les demandes qu'on nous adressera seront placées sous la rubrique de PETITE CORRESPONDANCE, à la 8e page du journal.

À L'ŒUVRE !

Trêve à la politique et aux discussions qu'elle soulève !.... Que d'autres, se mêlant à la lutte, critiquent ou approuvent le Gouvernement, discutent les faits, jugent les hommes et apprécient leurs actes ! Pour nous, ami de notre pays et dévoué à ses institutions, nous avons assez de confiance en la sagesse de ceux qui nous régissent pour croire que notre assentiment leur sera inutile ou notre hostilité indifférente !

Réservant notre opinion intime pour les grands jours où tous les citoyens sont légalement appelés à témoigner de leurs intentions, nous appliquerons nos forces à raconter l'histoire de notre pays, à faire valoir ses ressources, à montrer ses besoins, à analyser ses beautés.

La Provence ! Quel est celui des écrivains réputés comme tenant le haut bout du journalisme qui soit en état de démontrer qu'il a étudié à fond cette belle contrée, qu'il l'a parcourue en entier et qu'il peut, dès lors, en discourir sérieusement ? Où est celui d'entre eux qui dira, sans commettre mille erreurs, quel fut son passé, qui établira sa situation actuelle et prévoira l'avenir que la Providence lui réserve ?

Nous répondrons hardiment qu'il n'en existe aucun parmi ceux qui de Paris prétendent conduire la Province... Quant aux écrivains de la région eux-mêmes combien avoueraient leur impuissance si on leur imposait l'obligation d'une exactitude rigoureuse !

C'est pour cela que nous fondons cette feuille, en appelant à notre aide tous les Provençaux qui penseront comme nous, qu'il faut examiner notre pays sous tous ses aspects, fouiller son histoire, raconter la vie des hommes remarquables qu'il a produits, décrire ses monuments, dépeindre ses sites et les chanter comme ils le méritent.

Et qui nous empêchera, à l'occasion, de signaler les erreurs des cartes officielles, de montrer la défectuosité de certaines routes, d'indiquer le tracé d'un canal ou de prouver la nécessité d'un chemin de fer ?....

Venez donc à nous, vous tous qui voulez parler de la Provence, de ses héros, de ses légendes, de ses châteaux ! Ce n'est pas pour l'avantage d'un seul que nous nous mettons en avant ; nous voulons au contraire que ceci soit l'ouvrage de tous et nous convions tous ceux qui tiennent une plume ou un crayon à nous prêter leur collaboration.

Ecrivains expérimentés ou jeunes débutants, vous recevrez tous bon accueil ; que les articles, que les dessins que vous nous ferez parvenir traitent spécialement et uniquement de la Provence, ils seront reçus avec grand plaisir. Pour si petit que soit l'article, pour si modeste que soit le dessin, s'il y est question de la Provence, il aura un mérite réel, et, suivant la circonstance, il sera convenablement inséré.

Notre programme est donc bien établi :

Parler de notre chère Provence à ceux qui l'aiment, la faire apprécier par ceux qui ne la connaissent pas ou la dédaignent, c'est là le but que nous nous proposons et que, avec l'aide de ceux qui voudront bien nous comprendre, nous espérons atteindre sûrement.

ALFRED SAUREL.

LE 14 JUILLET 1790

Il serait curieux d'étudier, au point de vue uniquement historique, les faits qui se produisirent dans la Provence, à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet 1790, anniversaire de la prise de la Bastille.

Si nous voulions juger de l'ensemble par les documents que nous possédons et qui rapportent des faits particuliers à quelques communes, l'unanimité aurait été complète. Partout on aurait célébré cette fête avec l'entrain et le calme propres à faire bien inaugurer de l'avenir.

Les documents que nous produisons sont relatifs aux quatre communes formant le canton d'Aubagne.

— A Roquefort, tout se passa avec le plus grand calme.

Pouvait-il en être autrement dans une commune où les habitations étaient disséminées bien plus qu'aujourd'hui et dans laquelle on comptait moins de 200 âmes ?

Au sujet de Cuges, voici ce que raconte son historien, M. Sifroy Bonifay :

— En ce temps-là, 14 juillet 1790, fut célébrée avec un entrain sans précédent la fête de la Fédération ou plutôt l'anniversaire de la prise de la Bastille. Toute l'administration municipale, en écharpe tricolore, et l'universalité des habitants réunis sur la place assistèrent à une messe annoncée, accompagnée et suivie par des décharges de mousqueterie et le bruit des cloches lancées à toute volée. A l'issue du service divin, il fut unanimement juré fidélité à la Nation, à la Loi et au Roi ; puis toute l'assistance accompagna le clergé à son retour à l'église, au chant du *Te Deum* et avec toute la retentissante solennité qui avait présidé à la célébration de la messe. L'après-midi se passa au bal, en toutes sortes de jeux et d'amusements aux frais de la Commune.

A Gémenos la fête eut été superbe jusqu'au bout sans un misérable qui, par vengeance *personnelle*, assassina le marquis d'Albertas. Jusque là tout s'était admirablement passé. Qu'on en juge par ce que raconte le chroniqueur :

— Le 14 juillet 1790, la garde nationale de Gémenos, après avoir assisté à la messe et prêté le serment civique avec le grand appareil, se répandit dans le parc de M. d'Albertas, où ce vertueux citoyen, ami de l'humanité et zélé partisan de la Révolution, lui avait offert un banquet splendide, auquel il assista avec toute sa famille. L'allégresse la plus pure était peinte sur tous les visages, la fraternité et l'union la plus sincère régnaient dans tous les cœurs.

Aubagne, le chef-lieu de canton, étant plus considérable, la municipalité put déployé un peu plus d'apparat.

" Dans Aubagne, dit M. Couret, on dressa sur le grand carrefour de la Grand' Rue un autel à quatre faces où quatre prêtres disaient la messe en même temps au milieu d'une foule immense. Du centre des quatre autels contigus s'élevait une tour carrée couverte en papier rouge et renfermant mille oiseaux qui furent mis en liberté au *Gloria in excelsis*, symbole de la liberté donnée au peuple. "

Que les chroniqueurs prennent note de ce qui se sera passé partout en Provence, le 14 juillet 1880.

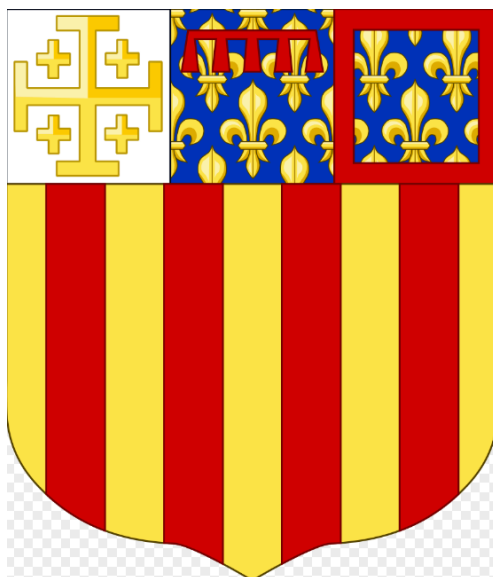
VIATOR.

ARMOIRIES

DES COMMUNES DU DÉPARTEMENT DES BOUCHES-DU-RHÔNE

Chaque numéro de notre journal contiendra le dessin et l'explication des armoiries d'une commune de la Provence. Ce travail formera quatre séries : Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes et Basses-Alpes, suivant, pour le rendre plus complet, l'ordre alphabétique des communes.

AIX



Devise : GENEROSO SANGUINE PARTA

Ces armoiries doivent être lues ainsi :

D'or, à quatre pals de gueules, *qui est d'Aragon*, et un chef tiercé en pal, au 1er d'argent à une croix potencée d'or, cantonnée de quatre croisettes du même, *qui est de Jérusalem* ; au 2me d'azur, semé de fleurs de lis d'or, brisé en chef d'un lambel de cinq pendants de gueules, *qui est de Sicile*, et au 3me d'azur, semé de fleurs de lis d'or et une bordure de gueules, *qui est d'Anjou*.

(Les armes d'Aragon, dit M. L. de Bresc, furent concédées en 1184, par Ildefonse Ier, roi d'Aragon ; le 10 mars 1431, Louis III, de la maison d'Anjou, augmenta ses armes de celles d'Anjou, de Sicile et de Jérusalem.)

NOTA. — De *gueules* équivaut à couleur rouge et d'azur à couleur bleue.

La traduction textuelle de *Generoso sanguine parta* est : *Enfantée par un sang fort*.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

LE GARAGAI

En rendant compte, dans le *Bulletin de la Section de Provence du Club Alpin Français*, d'une excursion faite à la montagne Sainte-Victoire, M. Delmas laisse entrevoir son dépit de n'avoir pu visiter le Garagai, que lui et ses compagnons de route ont cherché pendant plusieurs heures sans le découvrir.

Il n'est arrivé au Club Alpin qu'une chose toute naturelle ; le hasard ne doit pas être escompté dans ces sortes d'entreprises et lorsqu'on veut bien voir un site, une montagne, une vallée, le meilleur moyen est de prendre un guide.

Le Garagai n'est pas facile à trouver, par l'excellente raison que, " son orifice est caché sous une voûte majestueuse qui soutient la montagne ".

Nous croyons donc être utile aux excursionnistes qui voudraient voir de près ce gouffre fameux, en leur offrant la description qu'en ont faite MM. Bouche, ingénieur des mines de Fuveau, et Verdot, conducteur des Ponts-et-chaussées, le 20 août 1876.

Il n'y a jamais eu, que nous sachions, de visite aussi complète que celle-là, et nous ne croyons pas qu'il soit bien aisé d'en faire de pareille tous les jours.

On en jugera en lisant ce qui suit :

Une idée scientifique, née d'une pieuse pensée, fait en ce moment son chemin en Provence. C'est l'exploration du gouffre que l'on rencontre dans la chaîne de la montagne Sainte-Victoire, près d'Aix. Ce gouffre est fameux à cause des nombreux accidents qu'il présente et des récits merveilleux dont la tradition l'a entouré. Walter Scott, dans un de ses romans, où il met en scène le bon roi René, en parle d'une façon quelque peu fantaisiste, et lui donne le nom de *Garagoule*. Il s'appelle dans l'idiome local *Garagai*, terme devenu, pour le peuple, la désignation de tout abîme, au sens propre comme au figuré.

L'extrémité occidentale de la chaîne, qui fait face à la ville d'Aix, s'élève en promontoire escarpé, à l'altitude de près de 1,000 mètres au-dessus de la Méditerranée. C'est sur la crête de cette croupe que s'ouvre le Garagai. Il est situé à 200 mètres au plus de la croix de Provence, érigée depuis la guerre de 1870, et semble avoir été placé là pour corroborer, par le contraste, l'expression chrétienne du monument ; c'est la perdition ténébreuse à côté de la bienheureuse Rédemption.

On est d'abord frappé, quand on arrive près du gouffre, par l'aspect grandiose de la roche qui bâille en gueule énorme et se suspend en voûte au-dessus d'un large banc très tourmenté et fortement incliné vers le midi. En dévalant, non sans difficulté, dans cette direction, sur une étendue d'environ 30 mètres, on traverse la voûte de part en part et on a devant soi deux trous, distants d'une vingtaine de mètres. Celui de droite, espèce de puits de 3 à 4 mètres d'ouverture, est d'un accès dangereux, parce qu'il se trouve entouré de rochers pointus, de pentes glissantes, et qu'il est situé au bord d'escarpements formant précipice en face de Saint-Antonin. On a toujours désigné ce trou sous le nom de *Grand-Garagai*, à cause de son orifice plus évasé que l'autre. Sa profondeur, d'à peu près 32 mètres, a été appréciée le 31 juillet 1876. Un brave ouvrier mineur, du nom de Mathieu Jury, dirigé par M. Bouche, ingénieur des mines à Gréasque, est descendu dans ce puits naturel et a pu s'introduire dans une cavité attenante, où il a remarqué, entre autres concrétions pierreuses, une grande colonne en demi-relief sur la paroi et plusieurs rangées de belles stalactites.

Le Garagai qui se trouve sur le côté gauche s'accuse d'abord par une sorte de grotte, perforée obliquement jusqu'à 6 mètres au-dessous du sol ; là, on est en présence de deux nouvelles ouvertures, séparées par un seuil rocheux horizontal. Ces ouvertures, bien qu'étroites, laissent voir chacune un vide qui va en s'agrandissant. Il y aurait peut-être danger à surcharger ou à battre les blocs au-dessus de ce vide.

Malgré les périls de la situation, l'exploration projetée pour le 20 août a été opérée dans de bonnes conditions et de manière à se rendre un compte assez exact de l'état des lieux. Tous les engins nécessaires, cordages, bois, etc., avaient été transportés sur ces hauteurs, et, après

une installation qui n'a pas moins duré de deux heures, on a pu pénétrer dans des abîmes inexplorés jusqu'à ce jour. C'est l'intrépide Jury qui, le premier, s'est encore aventuré. Après lui est descendu M. Auguste Verdot, conducteur des ponts et chaussées, puis M. Louis Bouche, directeur des opérations. La descente se faisait au moyen d'un câble roulant dans une poulie et portant à l'un de ses bouts une pièce de bois qu'enfourchait la personne en partance ; une corde de sûreté était liée autour de sa ceinture ; un autre câble, amarré à l'orifice, lui servait d'appui-main, et simultanément on introduisait dans l'obscurité une girandole garnie de flambeaux. Quatre hommes de bonne volonté, placés sur le seuil, manœuvraient les appareils avec précaution et ensemble.

A 36 mètres de profondeur, les explorateurs, expédiés l'un après l'autre, ont atterri sur une plate-forme de 8 à 10 mètres de surface. Mais, en se tournant vers l'orientation nord-ouest, ils ont aperçu, tout près d'eux, un gouffre plus vaste que les autres et dont le fond doit être à 40 mètres en contre-bas, à en juger par le temps que les projectiles mettaient à faire entendre leur chute qui avait lieu dans un sol fangeux.

La lumière des flambeaux n'atteignait pas aux extrémités du vide, qu'un talus humide et brusquement coupé séparait à peine des pieds des visiteurs. Il y aurait eu folie de leur part à s'approcher d'un tel abîme. Malgré le courage dont ils s'étaient armés, les explorateurs ont éprouvé, en face de cet inconnu, un sentiment bien légitime de terreur. Toutefois, cramponnés aux cordages et pendant que les infiltrations d'en haut pleuvaient sur leurs têtes, ils ont examiné attentivement ce qui les entourait. Par un point de jour aperçut à la voûte très élevée du grand compartiment inondé, on a constaté que les deux orifices voisins correspondent à cette immense cavité, laquelle, très probablement, est aussi en communication, ou peu s'en faut, avec le puits dit *Grand-Garagai*, et qui ne serait, en réalité, que le petit.

L'opinion des explorateurs est qu'il n'y avait primitivement qu'un seul et large trou, comme on dirait un cratère, lequel, par l'effet d'éboulements successifs, a été recouvert par des roches restées, la plus part, suspendues entre les parties soulevées du cratère, de façon à former des voûtes de diverses hauteurs et trois orifices supérieurs. Il est à présumer aussi que le fond du gouffre où l'on n'a pu pénétrer est la cuvette dans laquelle se réunissent les écoulements de toutes ces cavités et contribue, peut-être, à alimenter la belle fontaine gallo-romaine de Saint-Antonin, ou les lacs *Infernets*, du côté d'Aix, selon la déclivité des bancs.

Au *Garagai*, les eaux des terrains supérieurs, suintant à travers les bancs calcaires, entraînent sans cesse des molécules sous les voûtes et le long des parements du rochers, et, par ce travail simple, lentement accompli dans l'ombre et le silence, les siècles produisent à la longue ces transformations de la matière qui étonnent par leurs dispositions bizarres et leur ampleur.

La montagne est une masse de calcaire jurassique mêlé d'argile à teinte d'ocre. Les concrétions se composent de chaux-carbonatée, en partie cristallisée, et de gypse.

Les cloisons qui séparent les cavités visitées s'arrêtent vers la moitié-hauteur, semblables à des rideaux déchirés. Les parois, comme les cloisons, sont faites de files de stalactites qui affectent les formes les plus variées. Dans un coin, c'est un faisceau de tuyaux de descente ; là, c'est une suite de colonnettes symétriques ; plus haut, pendent de magnifiques draperies ; ici, on croit voir, pris entre deux blocs inclinés l'un vers l'autre, un véritable squelette. Il est droit, avec sa tête aux yeux creux, son cou long et vertébré, avec ses omoplates, le *sternum*, les côtes... C'est d'une anatomie irréprochable.

De tout côté, le regard, en s'arrêtant, découvre quelque objet nouveau qui l'intéresse, et s'il plonge au loin, ce vague même dans lequel la vue se perd, prend un caractère des plus émouvants pour l'imagination.

Touristes de la sublime nature, touristes de l'idéal, touristes de l'adoration, montez à Sainte-Victoire : descendez au *Garagai* ; venez, voyez et admirez !

L. BOUCHE, A VERDOT.

BIOGRAPHIE DES BOUCHES-DU-RHÔNE

Sous ce titre nous entreprendrons, avec notre numéro 1, une série d'articles biographiques concernant les personnages nés dans le département ou y ayant vécu assez longtemps pour être considérés comme originaires.

Tous ceux qui se sont distingués, d'une façon quelconque, dans n'importe quelle branche des sciences, des arts et des services publics seront mentionnés.

Nous espérons que, comprenant notre but et nos intentions, tout le monde voudra bien collaborer à cette biographie, en faisant parvenir les noms, les dates ou renseignements qui nous manquent ou redresser les erreurs que nous pourrions commettre.

Nous abstenant de faire des réflexions ou des appréciations, ce travail ne pourra offenser la modestie ou l'amour-propre de personne.

A. S.

LES MOYENS PRATIQUES

Dans le but de rendre notre journal d'une utilité pratique, nous nous proposons de diviser chaque numéro de la *Provence à travers champs* en trois parties distinctes qui porteront les titres de : la *Semaine passée*, la *Semaine présente*, la *Semaine prochaine*.

Dans la première, on trouvera les récits, les comptes-rendus ou les rapports plus ou moins développés de ce qui aura été fait dans toute la Provence, touchant les *concours*, les *découvertes*, les *fêtes locales* et *événements* rentrant dans notre cadre. Nous passerons ainsi en revue les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes, les Basses-Alpes, et même le Vaucluse.

Dans la partie principale, nous donnerons la description d'un site, l'histoire d'une ville ou d'un village, la biographie d'un personnage remarquable. La gravure qui figurera servira de texte à l'un des articles qui paraîtront dans cette partie du journal.

La *semaine prochaine* sera consacrée à annoncer toutes les nouvelles susceptibles d'intéresser les Provençaux : Fêtes locales, séances académiques ou autres, concours de chant, de musique, de tirs, etc., trains de plaisir, foires ; courses hippiques ou nautiques ; excursions projetées par les sociétés diverses : orphéonistes, alpinistes, touristes, excursionnistes, etc.

Afin que cette dernière partie du journal soit vraiment intéressante et pratique, nous engageons toutes les personnes à qui une annonce ou un avis de ce genre pourra être utile à nous en avertir au plus tôt.

Nos insertions étant gratuites, municipalités, sociétés reconnues ou privées, particulières mêmes, maîtres d'hôtels, entrepreneurs de réjouissances publiques, tous peuvent nous informer de leurs projets.

Nous ne demandons qu'à recevoir les informations *franco*, en nous réservant le droit de leur donner une forme nouvelle si celle que l'on emploiera laissait à désirer.

Le journal devant paraître le Samedi, nos correspondants comprendront qu'il est nécessaire que leurs demandes d'insertion nous parviennent le jeudi soir, au plus tard, s'ils désirent les y voir figurer en temps opportun.

Tous les paquets, imprimés, lettres ou avis doivent être remis ou expédiés, port payé, *rue Paradis, 43, Marseille*.

VIATOR.

LES CATACOMBES DE SAINT-PAUL

À l'extrémité orientale du département des Bouches-du-Rhône, et sur les bords même de la Durance, le voyageur qui se rend d'Aix à Digne, par la route départementale n° 9, traverse un village tellement groupé et si bien ramassé sur lui-même, qu'on le dirait bâti tout d'une pièce. Eloigné de 9 kilomètres de Jouques, la commune la plus voisine, il est séparé du reste du département par la chaîne de montagnes que les géographes ont nommé le Sambuc et du département de Vaucluse par cette même Durance. Ce village occupe le centre d'un bassin que coupe par le milieu un ruisseau abondant en hiver, mais trop capable, par les temps d'orage, de ravager les mêmes champs qu'il fertilisait la veille.

Ce village se nomme Saint-Paul-lès-Durance.

S'il n'est pas pressé outre mesure d'atteindre son but, le voyageur ralentira sa marche pour jouir des divers spectacles qu'il découvrira de la route même qui longe le territoire, depuis Peyrolles jusqu'à Vinon, commune limitrophe de Saint-Paul et séparée de celle-ci par l'importante rivière du Verdon. Permettons à notre voyageur d'admirer le site à son aise, en jetant nous-même un coup d'œil d'ensemble sur le territoire qu'il parcourt.

Laissant à droite le chemin qui se dirige d'abord sur Jouques et de là sur Rians, au moment même où l'on vient de quitter Peyrolles, on suit la route nationale n° 96 qui côtoie la Durance, en traversant une très belle plaine formée de terrains d'alluvion et en s'appuyant ensuite sur la base de la montagne dont le vieux Jouques occupe un des sommets.

Bientôt le passage se resserre ; des deux côtés de la rivière les collines se rapprochent, la Durance restreint son lit et lorsque on va atteindre le pont de Mirabeau, on se trouve dans une gorge étroite où les rochers, s'élevant perpendiculairement à une hauteur qui varie de 50 à 100 mètres, paraissent vouloir disputer aux eaux de la rivière le passage qu'elles réclament.

La route est tracée sur ses bords, mais il a fallu sur plus d'un point entamer la roche, en lui conservant une élévation d'une vingtaine de mètres au-dessus de son niveau moyen.

Lorsque la Durance, grossie par des pluies prolongées, gronde en se précipitant sur les obstacles naturels qu'elle rencontre, que le temps est à l'orage et que les éclats de la foudre se font entendre, cette gorge a un aspect sinistre.

Le passage s'élargit immédiatement après le dépassement du pont de Mirabeau.

Les rochers continuent bien sur la rive gauche, mais, sur la rive opposée, ils s'éloignent, permettant à la Durance de s'étendre outre mesure.

Rien de pittoresque comme la vue du pont suspendu ou pour mieux dire accroché aux flancs des rochers. Descendant des piles géminées et reliées de chaque côté par une sorte de galerie du style roman qui offre une ouverture cintrée susceptible d'être fermée à volonté, les câbles de fer fléchissent sous le poids du tablier qu'ils soutiennent et décrivent une courbe gracieuse qui charme l'œil. Mais pendant que l'on cherche la suite de la route à laquelle le pont donne passage, on aperçoit, postée comme une sentinelle vigilante, sur un rocher nu, immédiatement au-dessus de l'eau, une chapelle romane, aux lignes sévères, couronnée par un clocheton à double baie et surmontée d'un pignon aigu. Derrière cette chapelle, à deux niveaux différents et formant le second plan du tableau, se dessinent la route nationale n° 96 et la ligne ferrée qui, venant de Manosque, se dirige sur Pertuis. Une auberge à la toiture sombre et aux murs branlants est établie sur la première ; sur la seconde se montrent les locaux de la station de Mirabeau.

Le village qui donne son nom au pont et à la gare ne s'aperçoit point de l'endroit où l'on s'est arrêté, la vue étant bornée par les coteaux derrière lesquels il est situé ; on ne voit pas non plus l'ancien château qui domine le village, château dont les quatre tours crénelées s'élevant du milieu d'un immense jardin, charment l'œil de celui qui peut s'en approcher.

Du pont de Mirabeau au village de Saint-Paul on compte 3,400 mètres, mais la vue que l'on découvre constamment sur la gauche, le spectacle des eaux rapides de la rivière, les formes si différentes d'aspect des collines et des rochers qui bordent la rive droite, la variété du

paysage ne laissent pas le temps de s'apercevoir que la route décrit à peine quelques courbes et serpente continuellement entre la montagne et la rivière. On ne distingue le village de Saint-Paul que lorsqu'on va l'atteindre. Servant de premier plan à un horizon très éloigné, on dirait qu'il ne se compose que d'une vaste ferme ombragée par quelques arbres de haute futaie.

C'est que, en effet, le village n'est pas grand. Les chiffres du dernier recensement qui ne sont pas faits pour permettre à l'imagination de divaguer, n'accusent que 119 maisons et 419 habitants. Mais qu'importe ici la statistique ! Nous voyons des habitations propres et bien tenues bordant la route départementale, les unes assises à l'aise, du côté sud, vers la plaine qui s'étend jusqu'au pied des premières collines, verte ou jaune, suivant la saison, mais riche et fertile ; les autres se tenant en quelque sorte en équilibre entre la route et les bords mêmes de la rivière qui mugit au-dessous et travaille sans cesse à miner la masse du tuf contre laquelle ses flots se heurtent.

A peine les premières maisons dépassées, on franchit un ruisseau qui, perdant brusquement son niveau, se précipite sous un pont et disparaît brusquement dans la rivière. C'est le *Vallat*. Mais comme en Provence tous les ruisseaux sont désignés par ce terme générique nous lui donnerons le nom de Vallavès qui est celui de l'un de ses affluents.

Il n'y a qu'une chose à voir à Saint-Paul ; mais cette chose est vraiment curieuse : ce sont ses catacombes. Nous devons avouer que si, en arrivant au village, l'étranger demandait au premier venu à visiter les catacombes, il risquerait fort de s'entendre répondre qu'on ne les connaît pas ; mais si après s'être fait montrer l'unique église du village, il adresse sa question au curé, celui-ci non seulement les lui indiquera, mais les lui fera visiter dans tous les sens, car ces souterrains sont plus que des dépendances de l'église ; elles sont creusées sous les fondations même de l'église.

Nous avons déjà dit qu'une partie des maisons de Saint-Paul sont bâties entre la route départementale n° 9 et la rivière même de la Durance. Or, l'église faisant partie de cette ligne d'habitations, est comme celles-ci placée littéralement sur le bord de l'eau, si bien que lorsque la rivière grossit tant soit peu, elle vient battre de face la base de l'édifice qui forme l'un de ses coudes. Cette base n'est pas ce qu'on appelle vulgairement de roc, c'est bien un rocher, si l'on veut, mais sa composition est assez tendre ; c'est un tuf peu homogène que l'air et l'eau délitent sans difficulté.

Aussi, en voyant le peu de solidité qu'offre cette nature de sol, on se demande comment on a pu être assez malavisé pour y construire des maisons particulières, et à plus forte raison un édifice public, et quel grand besoin avaient leurs auteurs, de se poster aussi près d'un ennemi dangereux comme la Durance !

Quoi qu'il en soit, l'église de Saint-Paul est bâtie sur ce banc de tuf, et ce qu'il y a de plus curieux, ce banc, au-dessous même de l'édifice est vide, c'est-à-dire percé de grottes. Il ne faudrait pas croire que ce sont de simples crevasses, des excavations, des baumes peu profondes ; ce sont de grandes et belles cavernes formant plusieurs chambres distinctes, à des niveaux différents, communiquant par des couloirs et des passages, les uns larges, les autres étroits, mais assez praticables d'ailleurs. Il va sans dire que des concrétions sans nombre pendent des voûtes, formant des dessins bizarres et profilant des masses plus ou moins originales.

Ces grottes étaient-elles connues à l'époque où l'on a construit l'église ? La réponse n'est pas facile à faire, mais on ne saurait admettre qu'on en avait mesuré l'étendue et calculé la profondeur lorsqu'on a creusé les fondations de l'édifice.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un beau jour, jour qui ne date pas de loin, M. Décorme, curé actuel de Saint-Paul, s'apercevant que quelques crevasses se faisaient jour dans le banc de tuf auprès duquel son petit jardin est situé, eut l'idée de les examiner de près.

Il vit alors avec stupéfaction qu'il avait devant lui de véritables catacombes. Au point de vue pittoresque, c'est charmant, mais ce qui l'était moins, c'est que les crevasses primitives

grandissant à vue d'œil de jour en jour, il fallait étançonner le rocher pour empêcher la destruction de l'église et du presbytère. Depuis lors et grâce à des sommes minimes recueillies péniblement, on a pu construire quelques arceaux, élever des piliers, soutenir des colonnes naturelles, mais le danger persiste... et le curé n'a plus de fonds pour continuer son œuvre.

Rien de plus intéressant à voir que la vallée de Saint-Paul ; les bords de la Durance, avons-nous dit, offrent mille sites plus intéressants les uns que les autres ; la promenade depuis le pont de Mirabeau jusqu'à Cadarache est magnifique. Nous ne pouvons qu'engager le lecteur à la faire par un de ces beaux jours de printemps ou d'automne qui permettent de marcher longuement à la brise du matin et à la fraîcheur du soir.

Quant aux catacombes de l'église, si l'on ne se ravise à temps, elles ne serviront pas seulement de sépulcres pour les morts ; que l'église s'écroule quand elle sera remplie de fidèles, et ces cavernes deviendront des tombeaux de vivants.

ALFRED SAUREL.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

DE MARSEILLE À CETTE

PAR LE LITTORAL

Recommencez donc à rire de toutes vos forces, ô critiques aimables qui avez si bien plaisanté, lors de l'apparition de mon *Histoire de Martigues*, en 1862.

Je demandais alors un chemin de fer pour Martigues et pour Port-de-Bouc et mon vœu vous parut si drôle que vous m'avez raillé tout autant que si j'avais sollicité la création d'une échelle de Jacob pour monter dans la lune !

Eh bien, riez encore, mais laissez-moi rééditer ce que je disais, il y a dix-huit ans..... Rira bien qui rira le dernier.

... Oui, ce sera une belle et bonne chose que ce chemin de fer établi presque en totalité entre les vagues de la mer et le clapotis des étangs et reliant à de grands centres des localités qui, en langage familier, se trouvent au bout du monde.

Que toutes les personnes *non actionnaires* de la Ligne de Lyon à la Méditerranée encouragent le projet de la compagnie de Bordeaux à Cette ! Que leur importe tout ce qu'on peut dire de l'inutilité de cette nouvelle voie, des difficultés que son exécution rencontrera et des dépenses qu'elle pourra occasionner ! La compagnie du Midi se chargeant de la création cette voie à ses *risques et périls*, quelles alarmes peut-on en concevoir ?

Quelle nécessité y a-t-il à entrer dans les questions secondaires, en présence de ce fait connu et démontré à tous par une expérience de plusieurs mois :

La ligne de Marseille à Tarascon, point de bifurcation, est déjà complètement insuffisante ; la gare de Marseille est encombrée journellement, malgré l'activité des transports, à tel point que le commerce éprouve parfois des retards vraiment désastreux.

Comment y remédiera-t-on lorsqu'une multitude d'embranchements partiels seront exécutés dans le Midi et dans l'Est ; lorsque la ligne des Alpes sera livrée à la circulation, lorsque les marchandises abonderont à Marseille à tel point qu'on sera forcé de leur laisser à peine le temps de toucher les quais !

Martigues et Port-de-Bouc qui ne font qu'un, malgré les délimitations officielles, deviendront têtes de ligne, non pas dans la direction de Marseille, mais dans la direction de Bordeaux. Les navires chargés de marchandises à destination de l'Océan, marchandises qu'il sera plus facile et plus économique d'expédier par la voie ferrée que par mer, en doublant le détroit de Gibraltar, arriveront directement à Bouc où les capitaines trouveront un port vaste et moins encombré que celui de Marseille.

Par suite de l'importance qu'acquerra Bouc, la rade sera creusée, la passe approfondie, des quais seront construits à la Lègue d'abord, plus tard à Martigues, enfin tout le long du canal de Grande-Navigation de Bouc à Martigues, au fur et à mesure que les usines s'établiront et que les maisons d'habitation s'élèveront là même où se trouvent aujourd'hui des terrains incultes et des marais à demi desséchés.

Loin de perdre le peu d'importance qu'il a encore, le canal d'Arles sera parcouru à la remonte par les navires chargés de marchandises à destination du Nord de la France ; à la descente, par les matériaux et les bois de construction, les houilles, les foins, etc.

Des usines de plus d'un genre, les savonneries notamment chassées de Marseille d'où, malgré leur antique droit de cité, elles seront forcées de s'éloigner, s'établiront là attirées par les avantages que leur procureront le voisinage des fabriques de soude et la possibilité d'embarquer ou de débarquer sans frais les matières premières et les produits.

Tout cela est fort beau me dira-t-on, mais vous oubliez ce que vous avez écrit : que Port-de-Bouc meurt de soif et que Martigues n'est pas riche en eau potable. — C'est vrai, mais il y aura alors de l'eau en abondance dans ces contrées, car le projet d'un canal d'irrigation, à l'étude depuis quelques années, est en très-bonne voie et tout fait espérer que dans peu de temps les travaux seront commencés.

Qu'importe maintenant que l'on crée une ville à la Tour Saint-Louis et qu'on cherche à prouver que ce point est préférable à Bouc ! Ne sait-on pas qu'à l'embouchure du Rhône tout est à faire tandis qu'entre la mer et l'étang de Berre se trouve une ville déjà importante, une rade magnifique, des canaux de premier ordre et tout ne dit-il pas que par la force des choses, Martigues deviendra le *Cronstad* d'une mer qui, du moins n'est pas gelée tous les hivers ?

Quant à moi, modeste historien, je serai heureux si cet ouvrage a pu servir à quelque chose en faveur du pays que j'ai tâché de faire connaître, et mon plaisir sera grand le jour, où descendant de wagon sur les bords de l'étang de Caronte, j'entendrai crier par les employés du chemin de fer : *Martigues et Port-de-Bouc !...* "

Et maintenant riez d'un nouveau rire, ô vous qui ne vouliez rien croire. Vous allez déjà à Martigues par un chemin de fer d'intérêt local. Dans six mois vous irez à Port-de-Bouc par un autre chemin de fer d'intérêt local.

Dans cinq ans je veux que vous alliez à Martigues et à Port-de-Bouc par la grande ligne de Marseille à Cette et que, regardant l'étang de Berre, vous disiez : *Voilà le premier port militaire de la France !*

ALFRED SAUREL.

* * * * *
_ _ _ _ _

ÉTABLISSEMENT DES EAUX MINÉRALES

DE PROPIAC (DROME)

Source Daniel

- Magnésienne
- Séléniteuse

Source salée

- Chlorurée
- Sodique

Ouverture du 10 juin au 1er octobre 1880

LIGNE DE PARIS À LYON & À LA MÉDITERRANÉE (Stations : Orange & Carpentras)

Une route nouvelle amène les baigneurs à l'Etablissement des eaux, sans mettre pied à terre et sans danger.

On y trouve les soins les plus attentifs, le bien-être, la distraction, le confortable, salon de compagnie, salle de danse, piano, café, billard, promenades pittoresques.

Les eaux minérales de Propiac sont magnésiennes et séléniteuses. Elles sont classées parmi celles qu'on dénomme sulfatées calciques. Elles ont donc les propriétés attribuées à ce genre d'eau saline. Les dyspepsies, les digestions laborieuses, les gastrites et entérites chroniques, les gastralgies et entéralgies, les maladies chroniques de la peau, les névralgies et douleurs etc... cèdent à leur emploi bien dirigé.

Guérison radicale de la gravelle, des maladies des voies urinaires, des rhumatismes, de la goutte et des fièvres intermittentes.

Il existe aussi une source chlorurée sodique (eau salée) qui possède toutes les qualités médicatrices de ce genre d'eau minérale. Elle est purgative, stimulante et tonique ; elle a toutes les propriétés de l'eau de mer.

Le séjour à l'Etablissement thermal de Propiac est à la portée de toutes les fortunes. — On y trouve des tables d'hôte à différents prix.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

© CIEL d'Oc – Octobre 2018